

INSTITUT D'ESTUDIS OCCITANS DE PARÍS  
DOCUMENTS PER L'ESTUDI DE LA LENGA OCCITANA  
N°67

FRANÇOIS VIDAL

ÉTUDE SUR LES ANALOGIES  
LINGUISTIQUES DU ROUMAIN ET  
DU PROVENÇAL

ÉTUDE  
SUR LES ANALOGIES LINGUISTIQUES

DU ROUMAIN & DU PROVENÇAL

Par M. F. VIDAL, Sous-Bibliothécaire.

---

Au premier quart du siècle actuel, avant les immenses travaux sur les idiomes novo-latins comparés, de Raynouard, l'illustre Provençal, du célèbre Allemand Diez, et de tant d'autres savants français et étrangers, tels que les Adrien Balbi, les Emile Picot, les Ascoli, on ne connaissait guère la langue valaque ou roumaine, même de nom, — puisqu'elle en avait un presque barbare, que l'on s'est plu à rejeter, de nos jours, pour adopter celui de roumain, parfaitement en rapport avec l'origine latine du peuple qui la parle.

Des bibliophiles distingués, Brunet en tête, dans son indispensable *Manuel du Libraire*, et partant bien des catalogueurs, s'obstinent à classer les livres en cette langue,

EDICION ORIGINALA IIN « MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES  
SCIENCES, AGRICULTURE, ARTS ET BELLES-LETTRES D'AIX »,  
AIX-EN-PROVENCE, ILLY & BRUN, 1885

DOCUMENT DINS LO MAINE PUBLIC NUMERIZAT PER GALlica

## Documents per l'estudi de la lenga occitana

DAUS LIBRES DE BASA NUMERIZATS E BETATS A  
DISPAUSICION SUS UN SITE UNIQUE.

**ÓUCITAN, OUCITAN** (l.), **ANO** (b. lat. *occitanus*), adj. et s. t. littéraire. Occitain, aine, Occitanien, Languedocien, ienne, Méridional, ale, v. *Micjournau*. R. oc, *lengo d'oc*.

**ÓUCITANIO, ÓUCITANIS** (m.), **OUCITANIO** (l. g.), (b. lat. *Occitania* 1370), s. f. Occitanie, nom par lequel les lettrés désignent quelquefois le Midi de la France et en particulier le Languedoc, v. *Lengadò, Micjourn*.

Vilimos de la tirannio,  
Se vénen dins l'Occitania.

J.-A. PEYROTTE.

Salut, o bello Occitanié !

P. VIDAL.

Le mot *Occitania* ou *patria lingua Occitana* est la traduction usitée dans les actes latins des 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> siècles pour désigner la province de Languedoc. R. *Oucitan*.

DES OUVRAGES FONDAMENTAUX NUMÉRISÉS ET MIS À  
DISPOSITION SUR UN SITE UNIQUE.



MESA EN LINHA PER :  
IEO PARÍS

[HTTP://IEOPARIS.FREE.FR](http://ieoparis.free.fr)

**MÉMOIRES**  
DE  
**L'ACADÉMIE**  
DES  
SCIENCES, AGRICULTURE, ARTS  
ET BELLES-LETTRES  
**d'Aix**

---

**TOME XIII**

---



AIX-EN-PROVENCE  
ILLY ET BRUN, IMPRIMEURS DE L'ACADÉMIE  
*Rue Manuel, 20*  
1885

# ÉTUDE SUR LES ANALOGIES LINGUISTIQUES

DU ROUMAIN & DU PROVENÇAL

Par M. F. VIDAL, Sous-Bibliothécaire.



Au premier quart du siècle actuel, avant les immenses travaux sur les idiomes novo-latins comparés, de Raynouard, l'illustre Provençal, du célèbre Allemand Diez, et de tant d'autres savants français et étrangers, tels que les Adrien Balbi, les Emile Picot, les Ascoli, on ne connaissait guère la langue valaque ou roumaine, même de nom, — puisqu'elle en avait un presque barbare, que l'on s'est plu à rejeter, de nos jours, pour adopter celui de roumain, parfaitement en rapport avec l'origine latine du peuple qui la parle.

Des bibliophiles distingués, Brunet en tête, dans son indispensable *Manuel du Libraire*, et partant bien des catalogueurs, s'obstinent à classer les livres en cette langue,

sœur de la provençale, à la suite des ouvrages philologiques des Slaves, des Allemands, des Hongrois, comme si le Roumain était étroitement apparenté avec ces voisins, de race si différente, et que nous inclinierions plutôt à regarder comme des ennemis ; il eût été plus logique, pourtant, de classer ces productions à côté des alliés naturels, tels que le Français, le Portugais, malgré la grande distance qui sépare les divers membres de la même famille issue de Romulus.

Cette grave erreur des bibliophiles et autres vient apparemment et de la situation géographique du vaillant peuple roumain, qui dit si fort à propos, dans un de ses proverbes : « *Române nu pere*, le Roumain ne périt pas », et de l'alphabet étranger dont on avait, à dessein, revêtu ses vocables, quoique la plupart soient similaires des langues d'Oc et d'Oïl, de même que des langues de Si, c'est-à-dire de l'italien, de l'espagnol, etc.

En effet, les caractères cyrilliens donnaient au valaque (ainsi qu'on appelait naguère l'idiome qui nous occupe) une physionomie étrangère, russe, si l'on veut, que tout ami des Latins est étonné de voir encore dans le Dictionnaire de Poyenar, Aaron et Hill, publié en 1840, sur le plan de celui de l'Académie Française, et dans l'édition notablement revue et augmentée, mais non corrigée, pourrions-nous dire, qu'en a donnée Codresco en 1859. Hâtons-nous d'ajouter que ces types sont enfin bannis, depuis quelque vingt ans, et de l'écriture et de l'impression, ce qui coïncide avec la belle réforme orthographique des Fêlibres, ou poètes provençaux modernes ; cette réforme donne à leur langue un cachet tout particulier, de prime abord, mais elle tient

parfaitement compte des saines traditions et de la logique, au lieu de cette fausse transcription phonétique, abâtardie, mélange hybride d'un roman dénaturé et de la langue de Paris plus ou moins authentique.

Ainsi que leurs frères des bords du Rhône, les écrivains du bas-Danube ont dû émailler leur vocabulaire (soigneusement expurgé de turc, de slave, de tudesque et d'autres encore), d'une quantité d'accents, rendant exactement tous les sons de cet harmonieux parler, ainsi qu'on le voit dans la Grammaire si utile de Mircesco <sup>(1)</sup> ; de même, les adeptes des Roumanille, des Mistral, des Aubanel accentuent largement « *nosto lengo mespresado* », comme s'exclame le cygne de Maillane, pour mieux marquer les diverses nuances phonétiques ou, bien des fois, indiquer la tonique, accentuation qui a fait comparer spirituellement une page de prose ou de poésie provençale à une pelotte d'épingles.

Trêve de plaisanterie ! Les Grecs, ces bons parents linguistiques des Massaliotes et des gens de Bucarest, pour ne pas mettre, eux, de point sur l'i, ne se gênent aucunement, selon le cas, d'orner l'iota d'une vingtaine d'accents plus ou moins compliqués, dont pas un académicien ne s'aviserait de contester l'utilité, que dis-je, l'indispensabilité grammaticale.

Ainsi donc, dans cette réforme de l'alphabet et de la transcription orthographique, il y a une analogie frappante,

---

(1) C'est le pseudonyme d'Alecsandri, natif de Mircesti : *Grammaire de la langue roumaine*, par V. Mircesto, précédée d'un aperçu historique sur la langue roumaine, par A. Uliciul. Paris, Maisonneuve et Cie, 1863 ; in-12.

toute fortuite, si l'on veut, qui fait ressembler quelque peu les Provençaux aux Roumains, et vice versa.

Le provençal est actuellement divisé, d'après le chantre immortel de *Mirèio*, en sept grands dialectes, divisions qu'il donne, avec de nombreuses subdivisions, dans son vaste Dictionnaire *lou Tresor dou Felibrige*, et reproduites par Dom Savinian dans son excellente Grammaire du sous-dialecte rhodanien. On sait que cette dernière variété dialectale est, aujourd'hui, grâce à bien des chefs-d'œuvre, la plus cultivée dans tout le Midi, et que la langue d'Oc est usitée, avec ses images, sa force, son harmonie, dans la quasi-moitié de la France (plus quelques provinces au dehors) ; domaine idiomographique qui s'étend de la Loire aux versants sud des Pyrénées et aux Baléares, et des frontières de l'Italie aux Landes de Gascogne. Enfin, d'après les limites qu'en a tracées un des Méridionaux les plus compétents, le baron Charles de Tourtoulon, dans un beau travail exécuté par ordre du ministre, cette langue néo-latine, avec ses variétés, serait parlée par près de vingt millions d'hommes.

Les Roumains, dont la race expansive et civilisatrice s'étend chaque jour davantage aux portes de la latinité, seraient, d'après les meilleurs auteurs, au nombre de dix millions, dont la moitié environ vivent sous le sceptre du vainqueur de Plewna, le nouveau roi Charles Premier, digne époux de Carmen Sylva, cette gracieuse souveraine au nom si poétique, au talent si élevé.

L'autre moitié est disséminée dans les Etats limitrophes, sur les lisières des trois empires ottoman, russe, autrichien,

dont elle paraît défier les étrointes, et l'ensemble de cette population magnanime a son aire des plaines de la Hongrie aux bouches du Danube, et d'au-delà de l'ancienne province moldo-valaque de Bessarabie aux montagnes de la Grèce, et jusqu'aux rives de l'Adriatique, où quelques noyaux de population roumaine se sont implantés <sup>(1)</sup>.

Dans le roumain, on distingue quatre dialectes : le « roumanique » ou valaque propre, regardé comme le plus pur ; le « moldave », parlé en Moldavie et dans le Banat ; le « ardialien » ou valaque-hongrois, usité en Transylvanie et en Hongrie, et le « macédo-valaque », le plus mélangé de tous.

Relativement au degré de culture où sont arrivées les langues latines, celle du Danube était la plus pauvre des sept sœurs, en littérature, après l'idiome des Grisons, ou langue « ladine <sup>(2)</sup> ». Elle ne possédait guère que quelques livres ascétiques, entre autres la *Biblia Wallachica*, premier livre imprimé, en 1668, dans la capitale de l'hospodar Bessarabas, à qui on doit l'introduction de l'art de Gutenberg en ces pays.

---

(1) « Les Roumains de l'Istrie ont bien conservé leur nom et ne se confondent point avec les Italiens. Leur dialecte se distingue par de notables différences de la langue valaque. » (E. Reclus, *Géographie universelle*.)

(2) Un félibre bien connu, V. Lieutaud, a eu soin de former à la bibliothèque de Marseille une collection d'ouvrages didactiques rétho-romanches, livres très utiles pour l'étudiant, joints à la version de la Bible du digne pasteur Menni, de Samaden, et aux trois volumes du poète d'Engadine Caderas, dont les *Fiuors Alpinas* contiennent des traductions ladinées du provençal, en même temps que de l'allemand et du français.

Dans notre région, une collection analogue, pour le roumain, et qui acquerra bientôt une réelle importance, grâce aux dons de l'Académie Roumaine, est en voie de formation par la Société pour l'étude des Langues Romanes.



Voilà un vénérable monument de la langue, assurément, auquel on peut comparer un autre monument, bien que d'un genre tout différent. Nous voulons parler des ballades et chants populaires de la Roumanie, si laborieusement recueillis et traduits en français par le poète national Vasile Alecsandri ; ce patriote que l'Académie d'Aix s'honore de compter au nombre de ses membres depuis que l'un des piliers de cette Académie, le Latin au cœur d'or qui a nom de Berluc-Perussis, nous en a fait connaître les œuvres originales, et depuis que cet autre Latin, le vaillant secrétaire de la compagnie, M. le bâtonnier Hippolyte Guillibert, dans un de ses remarquables rapports, a présenté la candidature du grand Roumain aux suffrages des académiciens d'Aix.

La bible valaque et les chants roumains, voilà, certes, des matériaux précieux pour l'étude comparative de cette langue avec la nôtre, matériaux auxquels sont venus s'adjoindre, dès le commencement de ce siècle, les poèmes des Vacaresco, des George Lazar, et puis les compositions magistrales des Jean Helliade, des Balcesco, des César Bolliac.

Les analogies des langues roumaine et provençale se remarquent et dans la permutation et la prononciation des lettres, et dans l'emploi de mots identiques, et dans les tournures ou règles syntaxiques.

La voyelle *a* se permute parfois en *e*, et celle-ci en *a*, surtout dans la prononciation, car les écrivains roumains s'attachent scrupuleusement à conserver l'étymologie latine ; ainsi, le participe présent du verbe avoir, *avénd*, que l'on

prononce comme *având*, *facënd*, comme *facând* ; nous le voyons aussi en provençal : *sergènt*, *sarjant*, *tremoula* (en français) trembler, fait *trambla*, et ses dérivés, *tramb-lun*, *tramlamen*, tout autant de gallicismes ; on prononce et l'on écrit même *entarra*, *entarramen*, *tarraio*, etc., bien que le radical soit *terro*. Les Roumains changent l'*a* étymologique en *e* dans une foule de mots : *apera*, en provençal *apara*, signifiant défendre, protéger, et tant d'autres qu'il serait inutile de donner comme exemples.

Ajoutons que l'*e* sonne comme l'*é* accentué français : ainsi, *me*, *te*, *se*, sont les pronoms à la fois roumains et provençaux.

Nous passons l'*o*, qui n'offre aucune particularité saillante, pour nous arrêter à l'*u*, que l'on prononce *ou* en Roumanie, tandis qu'en provençal il donne exactement le son français, son que l'on ne trouve entre le Danube et les Carpathes que dans la diphthongue *iu* : *Kiurdistan*, *Kurdistan*. L'*u* (bref) s'élide très souvent, de même qu'en écrivant les parlars d'Aix et d'Arles on laisse tomber l'*ou* dans *aguestou*, *aquest* (celui-ci, en français), *femou*, *femo* (femme), *escaufèstrou*, *escaufèstre* (émoi, échauffourée), etc., etc.

Les diphthongues *ai*, *ei*, *oi*, *au* et *eu* sont les mêmes ici comme là : roumain *ai* (tu as), provençal *ai* (j'ai) ; *mai* (plus, davantage) se trouve dans les deux, égale *magis* en latin. *Trei* (trois) est aussi correct en provençal qu'en roumain, égale *tres* en latin, forme qui se trouve plus communément ici, toujours devant une voyelle. *Noi*, *voi* roumain (en latin *nos*, *vos*) sonne en langue d'Oc comme la diphthongue *oi*, dans *goi* (boiteux), *boi* (bois), *galoi* (joyeux) ; *au* se prononce toujours *aou*, chez les uns et

les autres, comme dans la langue du Latium, dans les idiomes germaniques et autres : *a audi*, *ausi* (français entendre, ouïr), *atoru*, *autour* (auteur). Quant à *eu*, elle se prononce aussi d'une seule émission de voix *eou* (les trouvères marseillais l'orthographiaient naguère à tort de la sorte) : en roumain *Deu* (Dieu), en provençal *dèu* (il doit), *eufonia*, *éufounié* (euphonie), suffisent pour démontrer cette similitude phonétique. Pourtant, le pronom roumain *eu* (je, moi) a le même son qu'en provençal *iéu*, aussi pronom personnel, où de diphthongue il devient par conséquent triphthongue.

Ajoutons que la diphthongaison est beaucoup pratiquée par les Roumains, de même qu'on la trouve fréquemment dans la bouche de nos marchandes de marée, criant : *d'anguiel-e-o*, *de favoui-e-o* (des anguilles, des crabes) ; on dit *tearro* pour *terro* dans les Alpes, *reable* et *riable* pour *rable* dans le Dauphiné, *rabouot* pour *rabot* en Rouergue, et une multitude d'autres mots diphthongués que l'on voit aussi dans le vieux langage.

Il faut remarquer que toutes les consonnes finales se prononcent, à la suite des voyelles, là-bas comme ici, notamment en languedocien ; eux : *avut* ; nous : *avut* aussi, *abut* et *agut* (français, eu) ; *taiet*, *taiat* (coupé) ; puis ces autres exemples : *nas*, *barbat*, *generos*, presque identiques de signification et de prononciation.

Arrivons aux consonnes ; nous nous arrêterons seulement aux trois principales permutations : *l*, *m*, *q*, en *r*, *n*, *p*. La liquide *l* devient *r* en Roumanie et en Provence : *sore* (soleil), que l'on écrit *sourel* sur la rive droite du Rhône et *sourèu* dans le Var ; *mora*, en roumain (latin

*mola*), *mourin*, en Forcalquiérois, égale moulin ; cette liquide se permute fréquemment à Marseille, à Aix, dans les Alpes, où l'on dit *carcula* pour calculer, *arcovo* pour alcove, et surtout *armana* pour almanach, qu'on ne retrouve ainsi, *almanac*, qu'au-delà du Rhône.

Quant à la contraction de cette lettre *l*, nous la trouvons également dans les deux pays de même origine : ainsi, le roumain *gaina* (en latin *gallina*, dont nous avons fait *galino*, *gathina* en vieux provençal), *puiu* (*pullus*), *polhe* des Troubadours, et tant d'autres, voilà des sons répercutés, pourrions-nous dire, sur les rives rhodaniennes ; dans l'arrondissement d'Arles, c'est presque général : *falié*, *faié* (il fallait), *foulié*, *fouié* (folie), et une foule d'autres où la syllabe médiane tombe ou se diphtonguiphie <sup>(1)</sup>.

Pour ce qui regarde la consonne *m*, c'est, au contraire, fort rare : le latin *formica* est devenu à Sinaia *furnica*, à Montpellier *fourniga*, alors qu'on ne voit pas cette modification chez aucune des langues sœurs. On en retrouve un exemple rare aux confins septentrionaux de notre langue, dans la Marche, où l'on dit *pruni* pour *premié*, *proumié*, *premi* (premier).

Notons en passant le changement curieux, dans certains vocables, de *n* en *r* : à Bordeaux, *ferèstro*, à Bucharest, *ferestra* (fenêtre), et sur divers points de notre domaine, de Nice à Avignon, en Auvergne comme en Toulousain :

---

(1) « *Pullulare*, de *pullulus*, rejeton et aussi petit enfant, diminutif de *pullus*. » (Littré, *Dictionnaire de la langue française*.) Conférer *pulluler*, en provençal *pulula*, *pulha* rouergat.

*arimau, दौरa, famiro, pourènt* (animal, donner, famine, ponent) ; et puis, *fremo, armo* (du latin *femina, anima* ; en roman *femna, anma*). Pareille remarque pour l'n mouillé, chez nous comme en Macédoine surtout, et même chez les Roumains de l'Istrie, où *carne* devient *cargna* ; à Aix-en-Provence, *espigno* (épine), à Auch — en Gascogne — *pugni* (punir), dans les Cévennes, *armagna* (almanach).

Il y aurait aussi nombre d'analogies à signaler parmi ces consonnes et autres, telles que le *c* en *p*, le *f* en *h*, si souvent remarquées par les écrivains <sup>(1)</sup> ; mais nous avons hâte d'arriver à la consonne *q*, la plus curieuse, croyons-nous, et qui s'est modifiée, ou, mieux, adoucie et dans la bouche des Provençaux et dans celle des Roumains. Le latin *aqua*, qui, après tant de modifications dans le français et ses similaires, est devenu eau, se dit le long du Danube *apa*, forme qui ne se retrouve nulle part, à moins que l'on ne veuille remonter au sanscrit *ap, âpas* ; cette autre permutation de gutturale en labiale a vivement intrigué certains observateurs, plutôt voyageurs touristes que linguistes, à en juger par la digression que l'on peut lire dans un « Voyage de Paris à Bucharest » dans le *Tour du Monde* de 1861.

Sur toute la terre d'Aquitaine, de la Provence orientale au Béarn, se permutent peu ou prou les lettres *c, q* en *p* :

---

(1) « Les Béarnais et les Gascons remplacent généralement *f* par *h* aspirée, ainsi *ha, hiéu*, pour *fa, fiéu*. Les Espagnols procèdent de la même façon. » (*Tresor dou Felibrige*) « On tient de Varron que les Sabins substituaient *h* à *f* : les Transylvains disent *hieru* pour *feru* (*ferrum*). » (Larousse, *Grand Dictionnaire*.)

à l'une de ses extrémités on entend dire à *pèd pouquet* pour *pèd cauquet* (à cloche pied), et à l'autre bout *parròpi*, *parroupian*, au lieu de *parròqui*, *parrouquian* (paroisse, paroissien). Il est vrai que l'on rencontre ce phénomène vocal ou plutôt cet adoucissement dans le français « tripe-madame » pour trique-madame, nom d'une crassulacée qu'Ollivier de Serre écrit de la sorte. On comprendra facilement que le célèbre agronome étant né dans le Vivarais, et par conséquent, un homme des pays d'Oc, ait subi inconsciemment l'influence de cette permutation propre au roumain et au provençal <sup>(1)</sup>.

Nous abordons maintenant la partie la plus délicate, mais non la moins intéressante, du sujet qui nous occupe, à savoir les analogies grammaticales, syntaxiques, proprement dites. Nous passerons rapidement sur certains paragraphes, pour nous arrêter quelque peu à maintes particularités dans l'étude comparée des langues de deux peuples frères, et nous suivrons l'ordre généralement adopté, grammaticalement, pour les diverses parties du discours.

Contrairement à ce que l'on voit dans tous les idiomes novo-latins, l'article en roumain ne précède pas le nom, il se suffixe : *omul*, en provençal *l'ome* (français, l'homme), *canele*, *lou can*, *lou chin* (le chien), *setea*, *la set* (la soif), *muiérea*, *la mouié* (la femme, l'épouse).

---

(1) Conférer *lapte*, *lacte*, *optu*, *octo*, *peptu*, *pectus* ; *apatosu*, *aquaticus*, *epa*, *equa*, *patru*, *quatuor*. Les Osques avaient cette singularité, *pator* = *quatuor*.

D'aucuns ont prétendu que cette particularité du roumain pourrait bien être un vestige de l'ancienne langue des Daces, vestiges on ne peut plus rares, puisqu'on ne connaît guère qu'une vingtaine de mots de cette langue, éteinte pour ainsi dire subitement ; d'autres, voyant cette même espèce de mot dans l'idiome slave des Bulgares, les voisins immédiats des Roumains, et chez leurs autres voisins les Albanais, en ont conclu que l'article ainsi suffixé avait une origine commune, se rencontrant chez trois peuples dans la même aire géographique, quoique de races bien différentes.

C'est une double erreur, pourrions-nous dire, puisqu'à l'opposé, au nord de l'Europe, on trouve ce cas particulier au danois, au suédois, à l'islandais, pour ne parler que du grand rameau scandinave. On suffixe ainsi l'article : *mand* (homme), *manden* (l'homme), en danois.

D'un autre côté, le provençal lui-même, dans un de ses grands dialectes, le languedocien, a quelque rapport avec ceci, en suffixant l'article à la préposition *sus*, en français égale *sur* : *es sul pavat* (il est sur le pavé), *sul cap* (sur la tête), *sul téulat* (sur le toit), exemples que l'on retrouve dans bien d'autres cas, et même dans le sous-dialecte alpin : *emou pichot* (avec le petit), *emés omes* (avec les hommes), et parfois joints au substantif <sup>(1)</sup>.

Disons aussi que mainte fois on n'emploie pas cette partie du discours, en roumain et en provençal, comme on peut le voir dans ces locutions : *long Lar*, *long Durèncu*

---

(1) Adissiat, moussu-l precentou (Nérie).

(le long de l'Arc, le long de la Durance), *pan sus taulo a ges de mèstre* (le pain mis sur la table est à tous).

De la sorte et par cet article suffixe et par son emploi bien moins fréquent, de même qu'en roman provençal, n'est-ce pas que les colons de Trajan ont empreint leur idiome d'un aspect tout particulier? Et en effet, il tient le juste-milieu, par cette apparence de flexions dans la déclinaison, entre le latin, le slavon, langues qui déclinent, et celles qui ne déclinent pas, le provençal moderne, le français et leurs similaires latins, sans parler de l'anglais avec son unique article *the* invariable. Etrange dissemblance de forme, assurément, puisque, d'autre part, nous voyons sur les frontières des pays où sont parlées ces diverses langues, le grec et l'allemand, qui déclinent, tout à la fois, et l'article et le nom.

Pour le nom ou substantif, nous n'aurons rien à signaler particulièrement, si ce n'est quelques consonnances identiques en roumain et en provençal des Troubadours : *amor, color, generos, riguros*, désinence si peu modifiée là-bas par la chute de l'*u* bref, prononcé *ou* ; dans la langue d'Oc moderne, ces consonnances ont été légèrement assourdies par la lettre épenthétique *u* à la suite de l'*o* : *amour, coulour, generous, rigourous*. Les Italiens écrivent *Roma, monsignor*, et prononcent *Rouma, mounsignour*. Les Troubadours écrivaient *amor* et prononçaient *amour*.

La désinence *ian*, égale au français *ien*, est commune aux deux peuples pour désigner les habitants d'une ville ou d'un pays ; eux disent : *Bucurestian, Mircestian, Parisian* (de Bucarest, de Mircesti, de Paris), et nous :



*Sestian, Gapian, Lengadoucian* (de la cité de Sextius, de Gap, du Languedoc).

Une autre analogie remarquable dans les deux langues c'est le grand nombre de diminutifs s'adaptant à beaucoup de noms, ce qui donne parfois au discours une grâce exquise et une précision qu'on ne peut rendre ailleurs que par périphrase ou à l'aide d'un adjectif. L'une et l'autre ont même des diminutifs de diminutifs ; ainsi, en provençal : *chato, chatouno, chatouneto* (jeune fille, fillette, petite fillette) ; en roumain : *mica, micutsa, mititica* (petite, petiote, très-petite). Le latin offre, on sait, quelques exemples semblables : *homo, homulus, homunculus*.

Le provençal a également des augmentatifs d'augmentatifs : *ibrougno, ibrougnas, ibrougnassas* (ivrogne, grand ivrogne, ivrogne encroûté), richesse grammaticale que nous ne trouvons guère en roumain, où l'augmentatif n'est employé que très rarement. Par contre les langues sœurs italienne et espagnole en possèdent trois, quatre formes différentes.

Une autre espèce d'augmentatifs, ou mieux de pléonasme, se trouve dans cette locution roumaine : *septe ani de dille* (sept années de jours), de même que l'on dit en provençal : *sèt ouro de relògi* (sept heures durant), *vido vidanto* (toute la vie).

Au point de vue lexicologique, les analogies sont considérables ; on n'a qu'à ouvrir le *Dictiunaru românofrancesu* de Raoul de Pontbriant, imprimé à Bucarest, en 1862, avec les types latins, où l'étymologie accompagne chaque vocable, et l'on sera convaincu de l'étroite

parenté des deux langues danubienne et rhodanienne. De plus, dans le grand ouvrage de Diez, on parcourra avec fruit le domaine provençal et le domaine valaque, et, dans un très beau travail tout récent de M. de Cihac, on jugera de l'importance des éléments latins de cette dernière, à côté des éléments slaves, turcs, allemands, magyars, albanais.

Indépendamment des substantifs existant à la fois dans les deux langues qui nous occupent, on en trouve un certain nombre qui ne se sont conservés, séparément, qu'en Roumanie ou en Provence, et cette autre similitude n'est pas sans intérêt pour le linguiste, ou même un simple observateur <sup>(1)</sup>.

Terminons ce paragraphe en signalant que, dans les noms de nombre, existe le masculin et le féminin, en roumain et provençal, comme dans le latin : *doi pauni*, *doui pavoun* (deux paons), *doâ flori*, *doues flous* (deux fleurs).

Nous arrivons à l'adjectif, auquel s'appliquent différentes remarques ayant trait au substantif. Notons seulement que le comparatif se forme souvent de la même manière dans les deux langues ; en roumain : *mai bun*, en provençal : *mai bouen* (français, meilleur) ; *mai mare*, *mai grand*

---

(1) A. Ubcini parle d'une liste de mots dressée par l'auteur de la Grammaire roumaine, où l'on remarque, entre autres, *a destupa*, *a mascari* (déboucher, salir), équivalant au provençal *destapa*, *mascara* (déboucher et découvrir, noircir). Il dit plus loin : « M. Poissonnier, auteur d'une notice sur les cigains (bohémiens) de Valachie, et qui a séjourné longtemps dans les Principautés, a constaté dans la langue parlée aujourd'hui en Moldo-Valachie une grande affinité avec le patois limousin. »

(plus grand) ; et le superlatif, *si mai bun, e mai bouen* (encore meilleur).

De l'adjectif nous passons au pronom, où l'on voit bien des analogies entre *eu* roumain, *iéu* provençal (je, moi, français), *nòstri* (nos, masculin), *noastre* (nos, féminin), *nouèstreï*, dit-on à Aix, dans les deux genres, *nouestro* (idem), *nouastra* en sous-dialecte niçard. Si, après les pronoms personnels et les possessifs, nous examinons les démonstratifs, nous remarquons ces analogies : *ist, ista, acést, acésta, acel, acela*, que nous traduisons du Var à la Garonne par *este, esto, aquest, aquesto, aquéu, aquelo* (ce, cet, cette, celui-ci, celle-ci, celui-là, celle-là). Même remarque pour le pronom réfléchi *se*, on, en français : *se dice, se vede, se dis, se ves*, en provençal. Exemples du pronom démonstratif : *dâmi astâ floare, dounas-mi esto flour* (donnez-moi cette fleur) ; *acéasta imi place mai, aquesto mi plais mai* (celle-là me plaît davantage).

Parmi les pronoms indéterminés nous en trouvons également de semblables : *unii* (les uns), *de unii* (des uns), que l'on observe en provençal dans les expressions suivantes : *ùnei braio, ùnei cisèu* (des culottes, une paire de ciseaux) ; *d'ùnei pensavon, d'àu'trei cantavon* (quelques-uns réfléchissaient, plusieurs chantaient) ; et dans cette phrase roumaine : *uni nu sunt de acésta parere*, en provençal, *d'ùnei noun soun d'aquest dire* (quelques-uns ne sont pas de cet avis).

Abordons maintenant le verbe. En roumain, tous les verbes à l'infinitif sont précédés de la préposition *a* isolée : *a avé, a fugi, a mulge*, en provençal *avé, fugi, mouse* (rendus en français par avoir, fuir, traire). Cette particule

prépositive (du latin *ad*) se préfixe, en provençal, à bon nombre de verbes, surtout ceux de la première conjugaison : *acoumença, atrouva, aplaça* (commencer, trouver, placer).

C'est une particularité qui n'a pas d'analogue dans les autres langues latines et que l'on rencontre pourtant dans l'anglais, pour citer une de celles du Nord, comme nous l'observions plus haut à propos de l'article ; ainsi, *to love*, aimer. Ici la particule est séparée comme dans le roumain, tandis qu'en provençal l'*a* s'agglutine, ce que nous voyons aussi dans beaucoup d'autres mots : *agland, arrin, acuérni* (gland, raisin, cornouille) <sup>(1)</sup>.

Pour la conjugaison, ces deux langues sœurs n'emploient pas de pronom, de même que l'italien et autres filles du latin. Les divers modes correspondent à ceux des autres langues romanes, si ce n'est le futur, très différent <sup>(2)</sup>, formé par un auxiliaire propre au roumain, *a vò* (vouloir), suivi de l'infinitif ; ici, la lettre radicale *v* tombe, ad libitum, comme dans certains mots du sous-dialecte marseillais, *l'oulame* pour *lou voulame* (la faucille).

Voici, comme exemple, le futur du verbe auxiliaire *a avé* :

Oiu, voiu avé,	j'aurai,
li, vei avé,	tu auras,
A, va avé,	il aura,

---

(1) Cette agglutination est très fréquente en Gascogne et quelques autres régions, soit pour l'infinitif des verbes, soit pour les substantifs ; l'r initial, principalement, attire un *a* dans divers cas : *arremarca, arride, arrouina ; arrabo, arroco, arroumi* (remarquer, rire, ruiner ; rave, roche, ronce).

(2) Ce temps a de l'analogie avec l'allemand et le roumain ou grec moderne.

Om, vom avé, nous aurons,  
Iti, veti avé, vous aurez,  
Or, vor avé, ils auront.

A part cette notable différence de notre *aurai, auras, aura...*, il faut reconnaître que les autres modes sont loin d'être aussi éloignés des idiomes de la même famille, et que l'infinitif, par exemple, est tout à fait semblable au provençal, car les Valaques ont dû laisser tomber de bonne heure non-seulement l'*e* final, comme les Espagnols, les Portugais, mais la pénultième *r* du radical latin, exemple *avere*. Ils écrivent exactement, pourrait-on dire, comme les Provençaux : *a muri, mouri* (mourir), *a fugi, fugi* (fuir), *a purta, pourta* (porter), *a copia, coupia* (copier) <sup>(1)</sup>.

- — Le participe, nous l'avons dit plus haut, à propos de la prononciation des lettres finales, est également presque le même.

Ne clôturons pas ce paragraphe sans mentionner cette autre affinité : en roumain, l'auxiliaire *a avé*, à la troisième personne de l'indicatif, est employé au lieu de *a fi* (être), comme en provençal dans les verbes de mouvement. Exemples : *a plecat, a plegat* ou *parti* (il est parti), *a essit, a issit* ou *sourti* (il est sorti).

Pour l'adverbe, les Roumains traduisent par *esce, este* le suffixe provençal *men*, dans les autres langues sœurs *ment, mente*. Certains adjectifs s'emploient adverbialement :

---

(1) « Li Valaque — que comton coume nautre au noumbre di sèt pople rouman — an coume nautre escampa l'r de-long dou camin. » (*Armana provençau*, 1865)

*frumos vorbisi* (vous parlâtes joliment). Les Provençaux disent : *anerian daise* (nous allâmes doucement), et, par la répétition de ce mot : *daise, daise* (tout doucement) ; ceux-ci sont assez sobres du suffixe latin *mens, mentis*, ignoré par les premiers : *d'en darrié* (dernièrement), à la *precipitado* (précipitamment) ; dans le roman, *en pontifical* (pontificalement), et tant d'autres.

Notons quelques autres adverbes et des plus usités, de part et d'autre : *aiure* roumain, *aiour* provençal (en français, ailleurs) ; *cum, coumo* (comment), *afara, fouero* (dehors), *anca, enca* (encore), *foarte, fouert* (fort), *aici, eici* (ici). Cette demi-douzaine suffit amplement pour se rendre compte de la similitude d'assonance.

La préposition *de* (de) s'emploie parfois, en roumain comme en provençal, dans les mêmes cas : *mora de vèntu, moulin de vènt* (moulin à vent), *mora de oleu, moulin d'òli* (moulin à huile) ; et sa suppression se voit également dans les deux pays : *a face focu, faire fue* ou *fiò* (allumer, faire du feu) ; puis, son emploi presque identique : *este de credut, es de crèire* (c'est croyable) ; *nu sunt de credut, noun soun de crèire* (il en dit de bonnes, elles ne sont pas vraisemblables).

Nous passons la conjonction, où ne se trouve rien de bien particulier, pour arriver à l'interjection, qui nous offre, pourrions-nous dire, certaine rareté. En Provence, dans les rues de notre cité, on peut entendre une personne voulant arrêter quelqu'un l'appeler *l'ome !* interjection qui se rend parfaitement en roumain par le mot à mot *omul !* Analogie frappante que l'on retrouve, malgré une si grande distance, dans la bouche des Latins de Trajan et chez les descendants de Sextius et de Marius.

Ici s'arrête la série de nos exemples, par ce même vocable, qui figure, dès le début de cette étude sur les analogies des langues roumaine et provençale, au paragraphe de l'article, et nous conclurons de ces nombreuses et heureuses coïncidences, non pas, certes, comme Edgar Quinet le dit assez malignement dans une de ses éloquentes pages consacrées aux Roumains, « qu'un Provençal soit allé enseigner sa langue aux paysans des Carpathes ; » nous inclinerions volontiers à croire que les conquérants de la Dacie, sous la conduite de l'immortel Romain qui a laissé partout l'empreinte de ses pas sur cette terre, étaient, en grande partie, des légionnaires appartenant à la Narbonnaise.

Trajan, qui a apporté tous ses soins aux provinces romaines et embelli la cité de Nîmes par d'impérissables monuments, a dû lever bien des légions dans ces contrées qui furent ensuite des pays de langue d'Oc, dans la *Provincia romana*, dans l'Aquitaine, dans la Catalogne ; ces Provençaux primitifs, transplantés sous d'autres cieux, ont laissé là-bas, là-bas, les germes de leur « langue rustique », dont maintes expressions, maintes tournures et inflexions étaient à l'état sporadique, çà et là, chez les nombreux colons des rives du Danube ; leur latin barbare marquerait sa première période de l'an 406 à la fin du III<sup>e</sup> siècle, époque où le valaque se détacha, paraît-il, de la langue de Rome.

Et puis quelle autre analogie n'y a-t-il pas entre les deux nations ? Le midi de la France était déjà appelé du nom glorieux de Romanie, dans un édit de Clotaire, nom qu'il



perdit pour le changer en celui d'Occitanie, lorsqu'aujourd'hui nos frères d'Orient, plus heureux, grâce à leur foi ardente, à leur patriotisme, à la conservation de leur chère langue, instrument de rédemption, ont conquis leur indépendance et ressaisi cet antique titre de Roumains qu'ils méritaient à tous égards. Le digne héritier de Michel le Brave, d'Etienne le Grand, Charles I<sup>er</sup>, a su, lui aussi, conduire ses légions à la victoire, et ceindre le diadème. O peuple roumain, ta langue et ta foi t'ont sauvé !

Aussi, aimons-nous justement à le célébrer dans ce couplet de la *Marsiheso dei Latin* :

De-long Danubi, o Roumanio !  
Canto Trajan, la liberta ;  
Vai, fieramen pouedes canta,  
Dei Rouman tu qu'as lou genio.

Sur le Danube, ô Roumanie !  
Chante Trajan, la liberté ;  
Tu peux chanter avec fierté,  
De Rome en toi vit le génie (1).

Ajoutons que cette similitude de nom pour les deux nations existe jusque dans la désignation de la langue de chacune d'elles : celle des Roumains, que l'on appelle quelquefois langue d'*or*, à cause des nombreuses désinences

---

(1) Telle est la traduction fidèle d'un ami, l'auteur des *Fleurs félibresques*, M. Constant Hennion, à la suite de laquelle nous faisons acte de gratitude en citant celle en beaux vers italiens par Giuseppe Spera, de l'abbaye de Cava, et cette autre de l'Engadinais G.-F. Caderas, couronnée aux Jeux floraux de Provence.



en *or*, et celle des félibres, qu'un « majoral » inspiré, milord Bonaparte-Wyse, dans son enthousiasme poétique, décore de la même épithète, en égard à la splendide floraison de la nouvelle école des trouvères méridionaux.

Aussi quelle belle confraternité s'est établie entre Provençaux et Roumains, depuis que la Société pour l'étude des Langues Romanes, à Montpellier, a appelé la langue des Alecsandri, des Carmen Sylva à la distribution de ses palmes, depuis que les intéressants travaux de la *Revue*, dus surtout à l'infatigable romaniste Alphonse Roque-Ferrier, ont fait mieux connaître leur littérature ; depuis que l'importante publication *Romania*, sous la haute direction de Paul Meyer et Gaston Paris, dirige les esprits vers ces études attrayantes<sup>(1)</sup>. De plus, la fondation, l'année dernière, de la *Revue du Monde Latin*, par l'éminent Montpelliérain baron de Tourtoulon, a donné un nouvel essor à ces travaux et resserré davantage les liens du panromanisme.

Dans cette vaste société de philologues, d'érudits, de poètes, on a été heureux de rencontrer à Montpellier, d'abord, M. le docteur Obédénare, secrétaire de la légation roumaine à Rome, qui a été le précurseur de cette bonne confraternité littéraire. Puis, M. Catargi, grand patriote et ancien ministre. Bientôt après, en 1878, lors du concours

---

(1) A côté du « grand provençaliste » et du traducteur célèbre de la Grammaire des Langues Romanes (et des savants de tous pays y traitant spécialement du roumain), mentionnons deux collaborateurs, dont les relations nous sont particulièrement agréables, M. Joret, professeur de littérature étrangère à la Faculté des Lettres d'Aix, et M. E. Picot, professeur de roumain à l'École des Langues Orientales, à Paris.

du « chant du latin », la coupe offerte par don Albert de Quintana fut attribuée à la composition d'Alecsandri, et le barde oriental a honoré de sa présence, en 1882, les belles félibrées du Languedoc, ainsi que les « fêtes latines » de Forcalquier et de Gap, où nous avons eu l'heureuse chevance de l'applaudir.

L'un des plus jeunes membres de l'Académie d'Aix, M. Charles d'Ille, a donné un compte rendu magnifique, en un beau livre, de ces *Fêtes Latines* qui ont eu un si grand retentissement, et où un poète moldave, M. Naüm, de Jassy, a remporté le 1<sup>er</sup> prix. M. Naüm avait présenté aux Jeux floraux de Provence une excellente traduction, en vers roumains, d'un chant de *Mirèio* et du petit poème *le Tambour d'Arcole*, de Frédéric Mistral.

Avant ces diverses manifestations publiques, auxquelles les autorités supérieures se sont fait un honneur de prendre part, un Roumain éminent, le député Alexandrescu-Urechia, ex-ministre de l'instruction publique, a édité un recueil des plus précieux dans le genre de *Paris-Murcie*, l'*Album Macédo-Roumain*, pour venir en aide aux écoles, en dehors du royaume érigé depuis peu. Ce recueil contient des fragments, des pièces de poésie et de prose des sommités littéraires françaises, roumaines, etc.; les poètes provençaux y sont au nombre d'une vingtaine, et il nous plaît fort de mentionner, parmi tant de beaux spécimens des lettres contemporaines, deux sonnets, signés l'un A. de Gagnaud, le vrai maître du genre, l'autre F. Mistral, le grand maître de la langue.

Un Roumain de la Macédoine, M. Tascu Iliescu, a traduit en vers, en son dialecte, la poésie populaire languedocienne

*l'Escriveta*. M. Roque-Ferrier a fait, dernièrement, à propos de cette traduction, une étude comparée des plus savantes entre le provençal, le languedocien et le macédo-roumain. *L'Escriveta* et le travail dont nous parlons forment deux plaquettes très intéressantes pour ceux qui se livrent à l'étude de cet idiome latin.

Tout récemment, le jeune Bucarestien Démètre Mimi, de l'Université d'Aix, suivant l'exemple des poètes Naüm et Iliescu, a voulu faire passer dans sa langue nationale plusieurs morceaux de notre littérature, entre autres le *Brinde à l'Occitanie*, de Fortuné Pin, et la *Marseillaise des Latins*.

Empressons-nous de dire que les poètes provençaux ne sont pas restés en arrière dans ce mouvement intellectuel, et qu'ils se sont appliqués à traduire, eux aussi, du roumain ou des œuvres de Roumains ; il suffira de citer, sinon les titres des morceaux choisis, du moins les noms d'Azaïs, colonel Dumas, de Gagnaud, Mistral, Tavan, etc.

Toutes ces relations littéraires, tous ces échanges confraternels, qui ont tant de charme, rapprochent davantage Roumains et Provençaux et leur ouvrent des horizons nouveaux dans le domaine de l'art et de l'imagination. Si bien, que la reine Elisabeth, cette étoile qui brille au ciel de l'Orient latin, sous un pseudonyme heureux, se trouvant l'an dernier aux portes de la Provence, répondit aux saluts respectueux des modernes troubadours par des vers d'une exquise suavité, et qui témoignaient combien elle regrettait de ne pouvoir venir présider en personne les concours philologiques et poétiques de Montpellier.

Et comme complément à tant de démonstrations paci-

fiques, et en reconnaissance de notre admiration pour son vaillant peuple, le roi Carol a voulu donner un gage de sa munificence à plusieurs félibres qui avaient été particulièrement signalés à son attention, et il leur a conféré l'Ordre de la Couronne de Roumanie ; parmi ces nouveaux légionnaires, on compte quelques-uns des associés et des membres actifs de l'Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix.

Pour mettre le sceau à cette belle confraternité littéraire, pour consacrer définitivement cette union également chère aux Roumains et aux Provençaux, liés par une commune origine, par deux langues sœurs et par les mêmes sentiments patriotiques, un projet grandiose est en préparation, assure-t-on. L'ex-ministre Urechia et ses amis projetteraient une fête colossale à Bucarest même, où seraient conviés les littérateurs français et provençaux, comme l'on vit accourir, il y a quelques années, aux fêtes internationales de Saint-Remy de Provence, Parisiens et Catalans, à la suite du voyage des Félibres à Barcelone, où Mistral et Meyer en tête étaient allés saluer les successeurs d'Auzias March dans la personne de don Victor Balaguer, l'ardent patriote, et de ses germains du « gai savoir », les Pelay Briz, les Cutchez, les Mathèn y Fornels, les Verdaguer.

C'est alors que le poète national de la Provence put s'écrier, dans une de ces harangues rimées qui électrisent tous ceux qui l'écoutent :

Quau tèn sa lengo, tèn la clau  
Que di cadeno lou deliéuro.....

mots, ces analogies linguistiques et tous ces rapports d'une confraternité aussi vive que solide, aujourd'hui le Provençal peut redire au Roumain ce que Pline le Jeune disait à Trajan, il y a dix-huit siècles, *Habes amicos quia amicus ipse es.*



ce que les Moldo-Valaques ont parfaitement compris, après la juste prédiction de ce Français au nom si autorisé, Edgar Quinet, qui s'est constitué leur ami, leur défenseur, et qui a dit si vrai en terminant son beau chapitre sur la vieille langue des Roumains :

« ..... Conserver par miracle une langue nationale, l'élever, en dépit de tous les obstacles, au rang d'idiome cultivé, donne un droit aux hommes et au peuple qui font ces choses. J'ajoute que, tant que le mot de civilisation conservera le sens qui y était attaché encore hier parmi nous, la validité de ce droit sera reconnue... Un peuple qui vient au monde, s'il a parlé aux autres dans sa langue, s'il en a fait un instrument cultivé de l'intelligence humaine, est un peuple viable ; il a tout ce qu'il faut pour respirer, se développer, grandir. Malheur à qui le tue, ou qui, pouvant le sauver, le laisse périr ! »

Ces prédictions, ces fermes espérances, sont maintenant des faits accomplis. Non, Roumain, tu ne périras pas !

N'allons pas oublier, en terminant, un trait caractéristique : c'est que les Roumains admettent le tutoiement dans leur langue nationale, comme nous, bien souvent, dans notre idiome maternel ; et, en parlant ainsi, en se tutoyant, à l'instar des gens de la plèbe, par exemple, les Félibres, d'âge différent, gens de condition ou non, semblent mieux se trouver en parfaite communauté de sentiments.

Finalement, avec toutes ces affinités de lettres et de

51. JULES GABRIEL DE VINOLS, VOCABULAIRES PATOIS VELLAVIEN-FRANÇAIS ET FRANÇAIS-PATOIS VELLAVIEN (1891)
52. FRANÇOIS JUSTE RAYNOUARD, RÉSUMÉ DE LA GRAMMAIRE ROMANE (1838)
53. FRANÇOIS JUSTE RAYNOUARD, LEXIQUE ROMAN - 1 (A-B) (1836)
54. FRANÇOIS JUSTE RAYNOUARD, LEXIQUE ROMAN - 2 (C) (1836)
55. FRANÇOIS JUSTE RAYNOUARD, LEXIQUE ROMAN - 3 (D-E) (1838)
56. FRANÇOIS JUSTE RAYNOUARD, LEXIQUE ROMAN - 4 (F-K) (1838)
57. FRANÇOIS JUSTE RAYNOUARD, LEXIQUE ROMAN - 5 (F-K) (1838)
58. FRANÇOIS JUSTE RAYNOUARD, LEXIQUE ROMAN - 6 (F-K) (1838)
59. FRANÇOIS JUSTE RAYNOUARD, LEXIQUE ROMAN - 7 (F-K) (1843)
60. FRANÇOIS JUSTE RAYNOUARD, LEXIQUE ROMAN - 8 (F-K) (1843)
61. FRANÇOIS JUSTE RAYNOUARD, LEXIQUE ROMAN - 9 (APPENDICE) (1843)
62. FRANÇOIS JUSTE RAYNOUARD, LEXIQUE ROMAN - 10 (INDEX A-E) (1843)
63. FRANÇOIS JUSTE RAYNOUARD, LEXIQUE ROMAN - 11 (INDEX F-Z) (1843)
64. GÉNÉRAL PLAZANET, ESSAI D'UNE CARTE DES PATOIS DU MIDI (1913)
65. JOSEPH ANGLADE, NOTES LANGUEDOCIENNES, IN REVUE DES LANGUES ROMANES (1900)
66. LÉON LAMOUCHE, NOTE SUR LA CLASSIFICATION DES DIALECTES DE LA LANGUE D'OC (1900)
67. FRANÇOIS VIDAL, ÉTUDE SUR LES ANALOGIES LINGUISTIQUES DU ROUMAIN ET DU PROVENÇAL (1885)

1. ALBERT DAUZAT, GÉOGRAPHIE PHONÉTIQUE D'UNE RÉGION DE LA BASSE-AUVERGNE (1906)
2. ALBERT DAUZAT, GLOSSAIRE ÉTYMOLOGIQUE DU PATOIS DE VINZELLES (1915)
3. VASTIN LESPY ET PAUL RAYMOND, DICTIONNAIRE BÉARNAIS ANCIEN ET MODERNE (1887)
4. JOSEPH ANGLADE, HISTOIRE SOMMAIRE DE LA LITTÉRATURE MÉRIDIONALE AU MOYEN-ÂGE (1921)
5. JOSEPH ANGLADE, GRAMMAIRE DE L'ANCIEN PROVENÇAL OU ANCIENNE LANGUE D'OC (1921)
6. HENRY DONIOL, LES PATOIS DE LA BASSE-AUVERGNE. LEUR GRAMMAIRE ET LEUR LITTÉRATURE (1877)
7. DARCY BUTTERWORTH KITCHIN, OLD OCCITAN (PROVENÇAL)-ENGLISH GLOSSARY (1887)
8. KARL BARTSCH, ALTOKZITANISCH (PROVENZALISCH)-DEUSCH WÖRTERBUCH (1855)
9. FREDERIC MISTRAL, LOU TRESOR DÓU FELIBRIGE 1 (A-B), (1878)
10. FREDERIC MISTRAL, LOU TRESOR DÓU FELIBRIGE 2 (C), (1878)
11. FREDERIC MISTRAL, LOU TRESOR DÓU FELIBRIGE 3 (D-ENC), (1878)
12. FREDERIC MISTRAL, LOU TRESOR DÓU FELIBRIGE 4 (ENC-F), (1878)
13. FREDERIC MISTRAL, LOU TRESOR DÓU FELIBRIGE 5 (G-MAB), (1878)
14. FREDERIC MISTRAL, LOU TRESOR DÓU FELIBRIGE 6 (MAB-O), (1878)
15. FREDERIC MISTRAL, LOU TRESOR DÓU FELIBRIGE 7 (P-REL), (1878)
16. FREDERIC MISTRAL, LOU TRESOR DÓU FELIBRIGE 8 (REL-SUT), (1878)
17. FREDERIC MISTRAL, LOU TRESOR DÓU FELIBRIGE 9 (SUT-Z), (1878)
18. FRANÇOIS MALVAL, ÉTUDE DES DIALECTES ROMANS DU PATOIS DE LA BASSE-AUVERGNE (1877)
19. JOSEPH ROUMANILLE, GLOSSAIRE OCCITAN (PROVENÇAL)-FRANÇAIS (1852)
20. EMIL LEVY, PETIT DICTIONNAIRE ANCIEN OCCITAN (PROVENÇAL)-FRANÇAIS (1909)
21. SIMON JUDE HONNORAT, DICTIONNAIRE DE LA LANGUE D'OC 1 (A-B) (1846)
22. SIMON JUDE HONNORAT, DICTIONNAIRE DE LA LANGUE D'OC 2 (C-D) (1846)
23. SIMON JUDE HONNORAT, DICTIONNAIRE DE LA LANGUE D'OC 3 (E-O) (1846)
24. SIMON JUDE HONNORAT, DICTIONNAIRE DE LA LANGUE D'OC 4 (E-O) (1846)
25. SIMON JUDE HONNORAT, DICTIONNAIRE DE LA LANGUE D'OC 5 (P-R) (1847)
26. SIMON JUDE HONNORAT, DICTIONNAIRE DE LA LANGUE D'OC 6 (S-Z) (1847)
27. JULES RONJAT, ESSAI DE SYNTAXE DES PARLERS PROVENÇAUX MODERNES (1913)
28. VINCENZO CRESCINI, GLOSSARIO ANTICO OCCITANO (PROVENZALE)-ITALIANO (1905)
29. HENRI PASCAL DE ROCHEGUDE, ESSAI D'UN GLOSSAIRE OCCITANIEN (1819)
30. ABBÉ DE SAUVAGES, DICTIONNAIRE FRANÇAIS-LANGUEDOCIEN 1 (A-G) (3<sup>e</sup> éd. 1820)
31. ABBÉ DE SAUVAGES, DICTIONNAIRE FRANÇAIS-LANGUEDOCIEN 2 (H-Z) (3<sup>e</sup> éd. 1821)
32. ACHILLE LUCHAIRE, GLOSSAIRE ANCIEN GASCON-FRANÇAIS (1881)
33. CAMILLE CHABANEAU, GRAMMAIRE LIMOUSINE (1876)
34. AIMÉ VAYSSIER, DICTIONNAIRE PATOIS DE L'AVEYRON 1 (A-GREDA) (1879)
35. AIMÉ VAYSSIER, DICTIONNAIRE PATOIS DE L'AVEYRON 2 (GREDO-Z) (1879)
36. JEAN-BAPTISTE CALVINO, NOUVEAU DICTIONNAIRE NIÇOIS-FRANÇAIS (1905)
37. JEAN-PIERRE COUZINIÉ, DICTIONNAIRE DE LA LANGUE ROMANO-CASTRAISE 1 (A-F) (1850)
38. JEAN-PIERRE COUZINIÉ, DICTIONNAIRE DE LA LANGUE ROMANO-CASTRAISE 2 (G-Z) (1850)
39. JOSEPH ROUMANILLE, DE L'ORTHOGRAPHE PROVENÇALE (1853)
40. JEAN DOUJAT, LE DICTIOUNARI MOUNDI (1811)
41. LOUIS BOUÇOIRAN, DICTIONNAIRE ANALOGIQUE ET ÉTYMOLOGIQUE DES IDIOMES MÉRIDIONAUX - 1 (A-C) (1898)
42. LOUIS BOUÇOIRAN, DICTIONNAIRE ANALOGIQUE ET ÉTYMOLOGIQUE DES IDIOMES MÉRIDIONAUX - 2 (D-L) (1898)
43. LOUIS BOUÇOIRAN, DICTIONNAIRE ANALOGIQUE ET ÉTYMOLOGIQUE DES IDIOMES MÉRIDIONAUX - 3 (M-Z) (1898)
44. JOHN DUNCAN CRAIG, A HANDBOOK TO THE MODERN PROVENÇAL LANGUAGE, (1863)
45. JOSEPH-PIERRE DURAND DE GROS, ÉTUDES DE PHILOLOGIE ET LINGUISTIQUE AVEYRONNAISES (1879)
46. OSKAR SCHULZ-GORA, ALTPROVENZALISCHES ELEMENTARBUCH (1906)
47. EDUARD KOSCHWITZ, GRAMMAIRE HISTORIQUE DE LA LANGUE DES FÉLIBRES (1894)
48. FRANÇOIS ARNAUD & G MORIN, LE LANGAGE DE LA VALLÉE DE BARCELONNETTE (1920)
49. HARRY EGERTON FORD, MODERN PROVENÇAL PHONOLOGY AND MORPHOLOGY (1921)
50. PEDRO VIGNAU Y BALLESTER - LA LENGUA DE LOS TROVADORES (1865)